

Sur la défensive

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **50 (1912)**

Heft 27

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-208790>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

JEAN-JACQUES AU PAYS DE VAUD

III

Les Vaudois.

On sait le bel éloge que Rousseau a fait du Pays de Vaud (voir le *Conteur* du 22 juin 1912). Les Vaudois étaient moins de son goût. Qu'on en juge :

Je ris de la simplicité avec laquelle je suis allé plusieurs fois dans ce pays-là, uniquement pour y chercher ce bonheur imaginaire. J'étais toujours surpris d'y trouver les habitants, surtout les femmes, d'un tout autre caractère que celui que j'y cherchais. Combien cela me semblait disparate ! Le pays et le peuple dont il est couvert ne m'ont jamais paru faits l'un pour l'autre...

Jean-Jacques reproche, à tort ou à raison, un « ton maniéré » aux dames du Pays de Vaud, lesquelles, dit-il, « prennent le bel esprit pour l'esprit du monde et ne savent parler que par épigrammes ».

Les Valaisans.

En revenant d'Italie à Genève, Rousseau avait traversé le Valais dans toute sa longueur. Bien qu'il ne fit qu'y passer, il observa si bien la nature et les gens, selon son habitude, que la description qu'il en donne dans une lettre de Saint-Preux à Julie est on ne peut plus fidèle. Comme on le verra, des diverses populations de la Suisse romande actuelle, c'est la valaisanne dont il a dit le moins de mal.

J'aurais passé tout le temps de mon voyage dans le seul enchantement du paysage, si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitants. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'âme et de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaisirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre et qu'on ne peut guère imaginer, c'est leur humanité désintéressée et leur zèle hospitalier pour tous les étrangers que le hasard ou la curiosité conduisent chez eux... Quand j'arrivais le soir dans un hameau, chacun venait avec tant d'empressement m'offrir sa maison, que j'étais embarrassé du choix ; et celui qui en obtenait la préférence en paraissait si content que la première fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand, après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition ; et il en a partout été de même.

Rousseau ne peut assez vanter l'hospitalité des Valaisans, qui s'ingéniaient à le laisser vivre chez eux comme s'il eût été chez lui. Une chose le chicanait cependant : la longueur des repas.

J'étais bien le maître de ne pas me mettre à table ; mais une fois que j'y étais, il y fallait rester une partie de la journée et boire d'autant. J'avoue que le vin me paraît une excellente chose et que je ne hais point à m'en égayer. Mais il faut savoir s'arrêter et prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'était guère possible de faire avec d'aussi déterminés buveurs que les Valaisans, des vins aussi violents que ceux du pays, et sur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment se résoudre si sottement à jouer le sage et à fâcher de si bonnes gens ? Je m'ennivrais donc par reconnaissance, et ne pouvant payer mon écot de ma bourse, je le payais de ma raison.

Un autre usage qui ne me gênait pas moins, c'était de voir, même chez les magistrats, la femme et les filles de la maison, debout derrière ma chaise, servir à table comme des domestiques.

La galanterie de Rousseau s'offusquait d'autant plus à cette vue, que les jeunes Valaisannes lui semblèrent fort jolies, malgré certaine bizarrerie de leur accoutrement :

Je remarquai un grand défaut dans l'habillement des Valaisannes, c'est d'avoir des corps de robes si élevés par derrière qu'elles en paraissent bossues ; cela fait un effet singulier avec leurs petites coiffures noires et le reste de leur ajustement, qui ne manque au surplus ni de simplicité, ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la valaisanne, et j'espère qu'il vous ira bien : il a été pris sur la plus jolie taille du pays.

Les Genevois.

Le Genevois est celui de tous les peuples du monde qui cache le moins son caractère, et qu'on connaît le plus promptement. Ses mœurs, ses vices mêmes sont mêlés de franchise. Il se sent naturellement bon, et cela lui suffit pour ne pas craindre de se montrer tel qu'il est. Il a de la générosité, du sens, de la pénétration ; mais il aime trop l'argent... Le commerce étant de tous les moyens de s'enrichir le plus compatible avec la liberté, est aussi celui que les Genevois préfèrent. Ils sont presque tous marchands ou banquiers. Plus passionnés d'argent que de gloire, pour vivre dans l'abondance, ils meurent dans l'obscurité et laissent à leurs enfants pour tout exemple l'amour des trésors qu'ils leur ont acquis.

Quant à la façon de parler à Genève, Rousseau la juge ainsi :

Ils dissertent au lieu de causer ; on les croirait toujours prêts à soutenir thèse. Ils distinguent, ils divisent, ils traitent la conversation par points ; ils mettent dans leurs propos la même méthode que dans leurs livres ; ils sont auteurs, et toujours auteurs.

Les petites citadines elles-mêmes prennent dans leurs livres un habil plus arrangé, et certain choix d'expressions qu'on est étonné d'entendre sortir de leur bouche, comme quelquefois de celle des enfants. Il faut tout le bon sens des hommes, toute la gaîté des femmes, et tout l'esprit qui leur est commun, pour qu'on ne trouve pas les premiers un peu pédants et les autres un peu précieuses.

Les Neuchâtelois.

Jean-Jacques se montre moins tendre encore pour les Neuchâtelois que pour les Genevois. Mais aussi n'avaient-ils pas failli le lapider à Môtiers !

Beaucoup d'esprit et encore plus de prétention, mais sans aucun goût, voilà ce qui m'a d'abord frappé chez les Neuchâtelois. Ils parlent très bien, très aisément ; mais ils écrivent platement et mal, surtout quand ils veulent écrire légèrement, et ils le veulent toujours.

Quant à leur caractère, il est difficile d'en juger, tant il est offusqué de manières : ils se croient polis parce qu'ils sont façonniers et gais parce qu'ils sont turbulents. Je crois qu'il n'y a que les Chinois au monde qui puissent l'emporter sur eux à faire des compliments. Ils sont pourtant obligés, officieux, hospitaliers très réellement, surtout pour les gens de qualité. Ils sont fidèles à leurs promesses et n'abandonnent pas aisément leurs protégés. Il se peut même qu'ils soient aimants et sensibles ; mais rien n'est plus éloigné du ton du sentiment que celui qu'ils prennent ; tout ce qu'ils font par humanité semble être fait par ostentation, et leur vanité cache leur bon cœur.

La conversation des Neuchâteloises est aride ou badine ; elle tarit sitôt qu'on ne plaisante pas.

Les deux sexes ne manquent pas de bon naturel ; et je crois que ce n'est pas un peuple sans mœurs, mais un peuple sans principes, et le mot de vertu y est aussi étranger ou aussi ridicule qu'en Italie.

La religion dont ils se piquent sert plutôt à les rendre hargneux que bons. Guidés par leur clergé, ils épilogueront sur le dogme ; mais pour la morale, ils ne savent ce que c'est ; car quoiqu'ils parlent beaucoup de charité, celle

qu'ils ont n'est assurément pas l'amour du prochain ; c'est seulement l'affectation de donner l'aumône. Un chrétien, pour eux, est un homme qui va au prêche tous les dimanches ; quoi qu'il fasse dans l'intervalle, il n'importe pas.

Les Suisses allemands.

Voici comment Rousseau les appréciait, après avoir vécu à Soleure :

Les Suisses, en général, sont justes, officieux, charitables, amis solides, braves soldats et bons citoyens, mais intriguants, défiants, curieux, avares, et leur avarice contient plus leur luxe que ne fait leur simplicité. Ils sont ordinairement graves et flegmatiques, mais ils sont furieux dans la colère et leur joie est une ivresse. Je n'ai rien vu de si gai que leurs jeux. Il est étonnant que le peuple français danse tristement, languissamment, de mauvaise grâce, et que les danses suisses soient sautillantes et vives. Les hommes y montrent leur vigueur naturelle, et les filles ont une légèreté charmante ; on dirait que la terre leur brûle sous pieds.

Les Suisses sont adroits et rusés dans les affaires. Les Français qui les jugent grossiers sont bien moins déliés qu'eux ; ils jugent de leur esprit par leur accent. La cour de France a toujours voulu leur envoyer des gens fins, et s'est toujours trompée. A ce genre d'escrime, ils battent communément les Français ; mais envoyez-leur des gens droits et fermes, vous ferez d'eux ce que vous voudrez.

Il faut avouer aussi que s'ils font bien les traités, ils les exécutent encore mieux, fidèlement qu'on ne se pique pas de leur rendre.

Les pêches. — L'autre jour, au marché de la Riponne, une fort jolie dame étrangère, à une marchande :

— Combien ces pêches ?

— C'est quarante centimes la pièce ; vous voyez qu'elles sont bien mûres.

— Oui, mais sont-elles du pays ?

— Oh ! non, Madame, les pêches du pays sont encore bien loin d'arriver à maturité. Ce sont des pêches du Midi.

— Je regrette, je n'achète que des fruits du pays.

— Qu'à cela ne tienne, Madame, veuillez bien revenir ici samedi, elles seront du pays, je leur achèterai la bourgeoisie. G. R.

A la muette. — Un barbier, bien connu pour sa faconde, est appelé l'autre jour auprès d'un malade, pour le raser.

— Comment désirez-vous que je vous rase ? demande le barbier.

— Sans dire mot ! répond le malade.

SUR LA DÉFENSIVE

On recommence à voler, à piller, à assassiner, comme au plus beau temps de la bande à Mandrin et à Cartouche. C'est peut-être occasion de rappeler les jolis vers de *Gustave Nadaud*, intitulés :

L'aimable voleur.

Pardon, monsieur le voyageur :
Vous manquez un peu de prudence
A passer seul, la nuit, sans peur,
Dans un bois où plus d'un voleur
Fixe, dit-on, sa résidence.

Si l'en vous attaquait ici,
Vous pourriez bien crier merci.
Sans être Mandrin ni Cartouche,
On vous tuerait comme une mouche.

Si vous pouviez prendre le temps
De m'accorder quelques instants,
Nous causerions là, sur la route...
D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...

— Oui, je les vois, retirez-les...

Parlez, Monsieur, je vous écoute.

— Ah ! vous me faites trop d'honneur ;

Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
 Vous voyez quelle est ma toilette ;
 Je néglige trop ma santé ;
 Je sors, l'hiver comme l'été,
 Avec une simple jaquette.
 Si l'on m'offrait un habit neuf,
 Doubé de soie, en drap d'Elbeuf,
 Un manteau garni de fourrures,
 De bonnes et fortes chaussures,
 Du linge fin, j'y tiens beaucoup,
 Pour vivre au bois on n'est pas loup,
 Mon Dieu ! je changerais de mise...
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
 — Oui, je les vois, retirez-les...
 Voici la clef de ma valise.
 — Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
 Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
 Je ne tiens pas à la fortune ;
 J'ai là quelques propriétés :
 La route où vous vous arrêtez,
 Et des forêts au clair de lune.
 J'ai lu dans plus d'un bon auteur
 Que l'or ne fait pas le bonheur,
 Et Blas trouvait qu'en voyage
 On a toujours trop de bagage.
 D'aucuns en sont embarrassés ;
 D'autres n'en ont jamais assez.
 Quand j'ai soif, je vais à la source...
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
 — Oui, je les vois, retirez-les...
 Voulez-vous accepter ma bourse ?
 — Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
 Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur :
 Ici, nous n'avons pas de cloche ;
 On n'a jamais bien su pourquoi.
 Des philosophes tels que moi
 N'ont pas de montre dans leur poche.
 Des astres nous savons le cours ;
 Mais les jours sont plus ou moins courts,
 Et, pour rentrer dans sa demeure,
 On aimerait à savoir l'heure.
 Si, par hasard, au coin d'un bois,
 Il me tombait entre les doigts
 Un chronomètre de rencontre...
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
 — Oui, je les vois, retirez-les...
 Pourrais-je vous offrir ma montre ?
 — Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
 Merci, monsieur le voyageur.

Pardon, monsieur le voyageur ;
 Un mot encore, et je vous quitte.
 Grâce à moi, d'un pas imprudent
 Vous vous tirez sans accident ;
 Souffrez que je vous félicite.
 Quoi qu'en disent les dégoutés,
 La vie a quelques bons côtés :
 Je vous la laisse saine et sauve.
 Monsieur, l'occasion est chauce :
 Pressez-moi donc sur votre cœur
 En m'appelant votre sauveur...
 Si toutefois c'est votre envie...
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
 — Oui, je les vois, retirez-les...
 C'est à vous que je dois la vie...
 — Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
 Adieu, monsieur le voyageur.

Silence. — Madame X., qui a quatre vingt-dix ans, rencontre l'autre jour M. Z. qui en quatre vingt-quinze.

— Hé ! bonjour, cher Monsieur, fait-elle, et puis, comment va ?

— Ça va aussi bien que l'on peut aller à mon âge.

— Et moi aussi. La mort nous a sûrement oubliés.

— Chut !... Chut !... fait le monsieur en mettant un doigt sur sa bouche.

Le coin de la ménagère.

Conservation des tomates. — Essayez ces fruits avec soin ; placez-les dans un bocal à large ouverture ; versez dessus un liquide composé de 8 parties d'eau, 1 partie de vinaigre et 1 partie de sel de cuisine. Recouvrez le tout d'une couche d'huile d'olive de l'épaisseur d'un centimètre. On conserve ainsi les tomates pendant un temps indéfini.

LOU RÉGENT ET LÈ Z'EINFANS

Lou vilhou régent Painlon étai on tout bon vilhou régent dao vilhou teims que s'occupavé dé son écoula. N'étai pas comment lei régents dé voua qu'apprennant bin dei tsozès, fan fèrè dei pépinières écoularés, dei travaux manuels et sceptra ; lou père Painlon einsegnavé pou, mâ bon !

Lou vilhou Painlon prisavé coumein tous lei vilhous et toté les vilhès de clli teims. L'avai onna grocha tabatière ein bou, rionda coumein on ao ; mâ la demeindze pô alla tsanta ao pridzo, se servessai d'on outra tabatière, pllie balla, que l'étai carraïe, que l'amavé bein fairé vèrè passe-que l'étai ein ardzeint.

On iadzo que baillivé onna leçon de jographie, ie desai ai z'einfans que la terrè l'irè rionda et po mi fèrè comprendre ai bouèbès, lao mon-travé sa tabatière rionda ein lao deseint, que lei dous bets étai les pôles et lou maitai l'équateur.

A la vesita coumeint on meimbrou dé la coumechon dei zécoula demandavé à onna fellietta coumeint étai la terra, la bouèbetta lai répond :
 — Oh bein cein dépeind. L'est rionda la sannana et carraïe la demeindzé !
 MÉRINE.

HEUREUX TEMPS. GAI SOUVENIR

(Festival vaudois)

Ce soir-là, la répétition avait duré plus longtemps que de coutume, et à 11 heures, les escholiers évoluaient encore sur la scène. Les estrades étaient sombres et désertes ; seuls quelques amis et moi restions encore.

Une dernière fois, les étudiants répètent leur scène du guet, accompagnés vigoureusement au piano par l'infatigable Jaques, puis le picoulet final, entraînant dans leur ronde joyeuse Gémier, le froid, l'impassible Gémier, qui tourne et mime bientôt comme les autres : et du doigt, du doigt, du doigt... L'auteur abandonne le piano, et jovial, se mêle aussi aux rangs des danseurs.

La lumière électrique s'éteignant brusquement (il est onze heures et demie !) donne le signal de la retraite.

Lentement et comme à regret, nous sortons de l'enceinte. Les mélodies expressives de l'œuvre de Jaques, tantôt solennelles et grandioses, nous reviennent par bouffées, et nous échangeons nos impressions, prévoyant le succès et fiers d'y participer.

Des cris : Au voleur, au voleur ! partant de l'une des maisons voisines, nous font hâter le pas. Devant la villa Félicitas, un attroupement s'est déjà formé. Sur le perron, une femme en peignoir jaune, les cheveux en bas le dos, suivie d'une domestique en mantelet, portant un bougeoir qui vacille dans ses mains tremblantes.

Deux agents, une lanterne sourde à la main, pénètrent dans le jardin ; la leur du falot filtre à travers les arbres avec des reflets étranges. Ces femmes en costume de nuit, cette mise en scène théâtrale, c'était si drôle que nous ne pouvons réprimer un éclat de rire.

Mais monsieur le juge de paix, qui, en sa qualité de commandant d'acte, revenait lui aussi de la répétition de Beaulieu, se trouve parmi les assistants. Bravement, il pénètre à la suite des agents dans la maison cambriolée, et, sur le seuil de la porte redressant sa petite taille, il s'écrie : « Si quelqu'un sort, empoignez-le ! « Oui, oui, répondent en chœur les badauds, on est des hommes ! »

D'un air farouche, quelques-uns ont déjà retroussé leurs manches et attendent, le corps tendu, les poings serrés, l'œil aux aguets, prêts à bondir à la première alerte.

Pendant ce temps, la lumière des agents

s'élève d'étage en étage, jusque sous le toit, et rien ne fait prévoir la découverte du cambrioleur. Devant la porte, les spectateurs haletants se laissent toujours.

Maintenant la lumière redescend, et monsieur le juge de paix reparait sur le seuil de la porte escorté par les deux agents et précédé de la domestique au bougeoir. « Il n'y a rien du tout, déclare-t-il en colère, aucune trace de vol, ni de voleur ! Hallucinations de femmes nerveuses, sans doute ! Enfin, on leur laissera un agent cette nuit pour les calmer ! Oh ! les femmes ! »

Et monsieur le juge de paix sortit avec dignité, pendant que les assistants, peu charitables, faisaient pleuvoir les quolibets sur la domestique en mantelet, et se dispersaient en riant.

Déjà repris par son œuvre, Jaques s'éloignait avec quelques étudiants chantant à tue-tête : « Nous sommes le guet, le guet, le guet ». (Festival, acte de Lausanne).
 M. S. N.

La puissance de la presse. — On lisait la remarque suivante dans un journal du canton d'Argovie :

« Ensuite de l'abondance des matières, quelques naissances et décès ont dû être renvoyés à la semaine prochaine ! »

Les incurables. — C'est à la *Nuit des Quatre-Temps*. Les âmes en peine dansent sur la scène, tandis que dans les coulisses, le chœur représente la voix de ces malheureuses âmes errantes sur le glacier.

Quelqu'un dit :

« Elles font les « âmes » pour avoir du son »
 Pitié !... pitié !

Five o'clock. — Une dame a, dans son salon, très noble compagnie. C'est l'heure du *five o'clock*. La conversation vole de bouche en bouche, sans répit. Soudain, on s'aperçoit que la comtesse de... dont déjà quelques fils d'argent brodent la chevelure, s'est endormie.

Il s'agit de la réveiller avec prudence, de façon à lui laisser croire que personne n'a rien vu.

— Sers le thé, mon enfant, dit à l'oreille de sa fille la maîtresse de la maison, et tu verseras d'un peu haut dans la tasse de la comtesse.

Au bruit, celle-ci se réveille à demi et, oubliant où elle est :

— Comment, comte, dit-elle, vous vous levez déjà ?

Une bonne affaire ! — Alexandre Dumas père fut un grand honnête homme et surtout un admirable cœur.

Lorsqu'il mourut, il était très pauvre. Sur son lit d'agonie, il évoquait sa vie de travail, d'espérances et d'incertitudes, et il disait à un ami fidèle, avec une douce mélancolie résignée.

— Quand je suis arrivé à Paris, j'avais vingt francs dans mon gousset. Et voici que je meurs avec quarante francs ! On ne dira plus qu'on ne fait pas fortune à Paris : j'ai doublé mon capital.

Théâtre. — C'est le lundi 15 juillet que la Compagnie du Théâtre Royal des Galeries Saint-Hubert, de Bruxelles, nous donnera *Le Mariage de Mlle Beulemans*, comédie en 3 actes de MM. F. Fonson et F. Wicheler, un des plus gros succès de ces dernières années.

M. Jules Berry, créateur du rôle d'Albert Del-pierre, s'est entouré de tous ses camarades de Bruxelles ; c'est donc la garantie d'une interprétation de tout premier ordre.

Draps de Berne et milaines magnifiques. **Toilerie** et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à **Walther Gyaz**, fabricant à **Bleichenbach**.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO